

POÉSIE

LA TOUSSAINT

Lève les yeux, chrétien, vois rayonner les flammes
Du soleil d'immortalité
C'est aux cieux, aujourd'hui..., c'est la fête des âmes !
La fête de l'Éternité !

D'un pied vainqueur foule la terre,
Vole sur l'aile de l'amour ;
Enivre-toi du saint mystère :
Le Christ t'appelle à son séjour !

Frémis, sainte lyre des anges ;
Résonnez, hymnes du bonheur :
La terre mêle ses louanges
Aux chants des élus du Seigneur !

C'est là que règne Adonaï
Chrétien, tremble, frémis, courbe ton front... Silence
La flamme, en tourbillons, du Saint des Saints s'élance
Comme autrefois du Sinaï !

Père, principe de tout être,
Fils, Verbe de l'éternité,
Esprit, qui de rien fis tout naitre :
Gloire à l'auguste Trinité !

Relève-toi, chrétien ! Aux pieds du sanctuaire,
Tremblant, tu t'es anéanti ;
Vois à flots s'exhaler cette douce lumière,
Repose ton œil ébloui !

Quel est au sein de la patrie,
Ce trône d'azur et de feu ?
Salut à la Vierge Marie !
Gloire à la mère de ton Dieu !

Chrétien, recueille-toi... La harpe des Prophètes
Frappe l'écho des saints parvis ;
Sion laisse entrevoir ses éternelles fêtes,
Et ses Saints, d'extase ravis !

Salut, Apôtres intrépides,
Athlètes de la vérité ;
Pierre et Paul, conquérants rapides,
Colonnes de l'éternité !

Martyrs, du haut des cieux votre gloire étincelle
Votre sang teint vos étendards ;
Devant vos bataillons, d'où la pourpre ruisselle,
Pâlit la pourpre des césars !

Vierges, échos de la prière,
Qui semez la rose et le lis,
Arborez la blanche bannière,
Faites flotter au loin ses plis !

Docteurs, qui du Très-Haut sondâtes les mystères ;
Prêtres, sublimes devant Dieu ;
Veuves, enfants, vieillards, peuple de solitaires,
Fils de tout siècle et de tout lieu !

J'ai vu vos sceptres, vos couronnes ;
Mon âme a tressailli d'amour !
J'ai vu resplendir sur leurs trônes
Les princes du divin séjour !

Marche, marche, chrétien... Vois-tu dans le nuage
Planer ces glorieux essaims ?
La lutte a commencé... Patience et courage :
Jésus-Christ te montre ses Saints !

Soldat, bondis dans la carrière,
Les yeux, le cœur fixés au Ciel !
Ici combats, vertu guerrière ;
Là-haut, le triomphe éternel !

AM. BURION.

AU-DESSUS DE L'ENTRESOL

—Au second !

Sur cette réponse jetée du fond d'un élégant salon de concierge, M. de Fravemis se dirigea d'un pas léger vers l'escalier d'une grande maison du boulevard Haussman, le monta lestement, et, un peu essoufflé, sonna très fort à la porte qu'on lui avait indiquée. On la fit attendre quelques minutes dont elle profita pour rajuster son chapeau tout en souriant. Un domestique en veston et tablier du matin vint lui ouvrir, et dissimula rapidement la surprise de son premier coup d'œil.

Elle le regarda très tranquillement, et, d'une voix parfaitement posée :

—Monsieur est chez lui, n'est-ce pas ?

—Non, madame.

—Je vais l'attendre, alors.

Et elle pénétra dans l'antichambre pendant que, respectueusement discret, le domestique fermait la porte derrière elle, puis s'élançait pour lui en ouvrir une autre.

Mme de Fravemis donna un regard d'inspection à l'antichambre et suivit sans se presser le domestique qui lui montrait le chemin. Le salon où on le fit entrer était meublé avec le luxe le plus artistique, des stores en tamisaient le jour, et il y avait dans l'air comme un bon parfum, mélange de tabac très fin et de fleurs odorantes. Mme de Fravemis prit le fauteuil qu'on lui offrit, dit un "merci" très bref et resta seule. Dès qu'elle se trouva délivrée d'un témoin, elle se leva avec empressement et regarda autour d'elle avec de grands

yeux étonnés qui semblaient profondément surpris de ce qu'ils voyaient.

On était chez un garçon et on ne pouvait en avoir le moindre doute : les tableaux, les statues, la prodigalité de photographies de personnes charmantes, témoignaient de mœurs plus aimables qu'austères. Le goût du maître était délicat évidemment, car chaque détail de l'ameublement était soigné et en parfaite harmonie ; la grande bibliothèque bien garnie, l'abondance des portefeuilles entrebâillés, les volumes brochés, rangés en bon ordre, le piano dans son jour, le matériel d'aquarelle sur une table, tout disait une vie très vivante et intelligente. Les yeux de Mme de Fravemis allaient partout avec une rapidité toute féminine. Enfin, après une première inspection, elle soupira, sourit avec indulgence et dit mentalement : " Je le sermonnerai."

Puis elle se mit en devoir d'ôter son chapeau, ses gants, son manteau, posa tout cela soigneusement sur une chaise, tamponna ses ondulations d'une main légère, et, en se donnant un coup d'œil dans la glace, y sourit à une très jolie femme, l'air à la fois gai et distingué, et dont toute la personne élégante était relevée par un demi-deuil des plus coquets.

La grande pendule de Boule cependant marchait à bruit net et personne ne venait ; deux ou trois fois, Mme de Fravemis avait regardé l'heure, puis la fenêtre. Ennuyée, elle s'approcha de la table à écrire, et, sans façon, se mit à retourner les feuilles du buvard, puis semblant réfléchir qu'elle n'était guère discrète, elle reprit son examen de toute chose et s'absorba surtout dans la contemplation des portraits féminins dont, évidemment, il y avait abus.

Enfin, l'impatience la gagna tout de bon, elle sonna. Le domestique, sérieux, beaucoup plus irréprochable de tenue, cette fois, parut.

—A quelle heure déjeune donc mon frère ? demanda Mme de Fravemis.

—Tiens ! monsieur a une sœur comme ça ! se dit M. Jean.

Mais comme s'il eût su la chose de tout temps :

—Monsieur déjeune habituellement à onze heures.

—Eh bien, mais il est onze heures et quart.

—Monsieur n'a pas donné d'ordre ce matin, répondit humblement M. Jean.

Et continuant son travail intellectuel et muet :

—Elle est bonne celle-là, la sœur !

—Pas d'ordre, c'est impossible !

M. Jean ne bougea pas. Mme de Fravemis avait rougi de dépit.

—C'est bien, dit-elle.

Là-dessus, M. Jean se retira.

Mme de Fravemis pensa que les frères sont de tristes messieurs, et que, lorsqu'on invite sa sœur à venir déjeuner dans votre appartement, qu'elle voit pour la première fois, le moins est d'être là.

—Cet étourdi de Marcel ! je vais lui laisser un petit mot bien furieux.

Et, se rapprochant de la table, elle en tira le tiroir pour prendre une feuille de papier. Elle en prit une qu'elle regarda, puis une seconde qu'elle reposa, se troubla, attira à elle deux ou trois lettres qui traînaient, lut la suscription, poussa un petit cri étouffé, regarda encore une fois autour d'elle, se jeta sur son chapeau, le mit fiévreusement, enfila ses gants en les déchirant, ouvrit la porte, traversa l'antichambre presque en courant, sans jeter un regard sur M. Jean stupéfié, et en moins de secondes qu'il n'en faut pour le dire, se trouva dans la rue, avec le sentiment de quelqu'un qui vient d'échapper à un affreux péril ! Ce fut en réfléchissant qu'elle comprit qu'elle s'était trompée d'étage.

M. Gaston de Perleuf fut profondément surpris lorsqu'en rentrant s'habiller pour sortir en voiture, M. Jean lui apprit l'apparition, puis la disparition d'une jeune dame extrêmement jolie qui se disait sa sœur et venait déjeuner avec lui !

M. de Perleuf a eu plus d'une aventure dans sa vie, il croit être prêt à toutes, mais celle-là sortait tout à fait de l'ordinaire ; il accabla M. Jean de questions auxquelles celui-ci répondit avec tout le zèle imaginable.

—Est-elle grande ?

—Plutôt grande que petite.

—Jolie tournure ?

—Idéale. Je l'ai regardée par le trou de la serrure de la chambre de monsieur, après qu'elle avait ôté son manteau et qu'elle trottait comme une petite souris.

—Faquin !

—Dame ! je ne la connaissais pas, cette charmante.

—C'est bien. Blonde ?

—Oui, blonde, si monsieur veut, mais comment dire ça ; pas blonde comme Mme Juliette, par exemple..... blond vertueux.

—Blond vertueux, monsieur Jean vous êtes un artiste ! et comme ça, ce blond vertueux s'était installé chez moi.

—Comme chez elle, quoi ! même qu'elle a laissé son voile, un petit chiffon qui embaume, je l'ai serré dans l'armoire de monsieur. C'est un indice, n'est-ce pas ?

—Comme vous ditez, monsieur Jean, c'est un indice ; voyons-le.

M. Jean prit avec respect le voile, et le tenant sur un mouchoir, le présenta à M. de Perleuf. Celui-ci le respira, le retourna.

—Jean, tu as raison, c'est un voile honnête.

— Je l'avais dit à monsieur !

—Jean, je suis amoureux de ce voile, mais amoureux comme un collégien. Je veux le retrouver. Comment, une femme sera venue chez moi, y aura passé une heure, aura lu mes lettres, car il est évident qu'elle les a lues, et je ne la retrouverai pas ! C'est inadmissible. Je serais déshonoré ! Je connaîtrai la propriétaire de ce voile, ou je ne m'appelle plus Gaston de Perleuf.

—Monsieur réussira, et si mon faible concours..... Monsieur sait.

—Oui, vicieux pécheur, je compte sur ton précieux concours ; d'abord, elle a dû prendre une voiture. Pars de là et trouve. Je te donne quatre jours.

—C'est peu !

—Pas une heure de plus. Ne dérange pas un meuble surtout, laisse tout comme elle l'a vu.

—Mais elle avait jeté une chaise par terre !

—Et tu l'as ramassée ? Brute, va !

C'était sérieux, M. Jean le comprit, mais se consola, car jamais " monsieur " n'était plus généreux que lorsqu'il était *pinché*.

M. Jean se mit en devoir d'attiser le feu en multipliant les descriptions enthousiastes.

Gaston de Perleuf dormit mal cette nuit-là.

Mme de Fravemis était rentrée chez elle extrêmement troublée ; elle était veuve depuis un an à peine, elle n'avait vu de la vie que ce qu'on en voit dans un vieux château du Morvan, en compagnie d'un mari assez bête et de beaux-parents supérieurement ennuyeux.

Ce voyage à Paris, en compagnie d'un cousin, était un rêve longtemps caressé, dont son frère, jeune attaché aux affaires étrangères, avait pressé l'exécution, ayant grand envie de voir s'installer près de lui sa jolie petite sœur—il voulait la marier—pour qu'elle le mariât à son tour.

Mme de Fravemis avait d'abord pensé lui raconter tout franchement sa petite aventure du matin, puis s'était ravisée—pourquoi—le diable seul le savait—et avec un sang-froid très beau, chez une novice, elle inventa à l'usage fraternel un joli petit mensonge. Elle fit si bien et si finement qu'elle sut qui demeurer au premier au-dessus de l'entresol, et s'avoua qu'elle était positivement très occupée d'un monsieur qu'elle n'avait jamais vu, mais qu'elle était fort décidée à voir...

Aux causes désespérées les remèdes désespérés : ce fut ce que se dit un beau matin Gaston de Perleuf. M. Jean avait trouvé la piste. On connaissait le nom et l'adresse de Mme de Fravemis, mais après toutes sortes de roueries diplomatiques, étant donné que Mme de Fravemis ne sortait pas, M. de Perleuf désespérait de lui être présenté. Il prit son parti et bravement un jour, à une heure précise, sonna, fit passer sa carte, sollicitant d'être reçu pour affaire particulière.

Mme de Fravemis hésita, le temps de s'assurer qu'elle était bien coiffée, ordonna qu'on fit entrer, se tint debout de son air le plus digne... et quand la porte s'ouvrit ne trouva à dire que " monsieur " pendant que M. de de Perleuf, de son côté, murmurait : " madame."

Dès cet instant, cependant, ils s'entendirent parfaitement.

M. de Perleuf remit le voile.

Mme de Fravemis le reconnut. Ce fut le fondement de leur bonheur, car ils sont mariés comme de bons bourgeois. Mosca.

—On annonce la mort de M. Joseph Leclerc, ancien cultivateur du Cap Santé. Le défunt, qui avait servi dans la milice canadienne en 1812, était âgé de 89 ans et trois mois. Il jouissait de l'estime générale de ses co-paroissiens.

—L'échevin Laberge a eu le contrat pour la reconstruction du collège Ste Thérèse qui coûtera environ \$150,000. Les plans ont été préparés par MM. Roy et Poitras.

Réponse à plusieurs correspondants. — En réponse aux nombreuses informations que l'on nous demande concernant les guérisons merveilleuses du grand remède allemand, Huile de St-Jacob, nous devons dire que l'on peut toujours se procurer cet article chez les droguistes. Nous sommes informés que ce remède est en grande demande, et qu'il fait des guérisons merveilleuses.

Durant plusieurs années j'ai souffert des maladies des reins, de la gravelle et de l'appauvrissement du sang ; j'étais faible et inactif, presque incapable de marcher, et j'étais devenu un vieillard ; les différents remèdes dont j'avais fait l'essai étaient demeurés sans résultat, lorsque je fis usage des Amers de Houblon, qui m'ont ramené à la santé. Maintenant, je suis tout comme un jeune homme, fort et actif, quoique je sois âgé de 72 ans. Ce remède mérite d'être essayé.